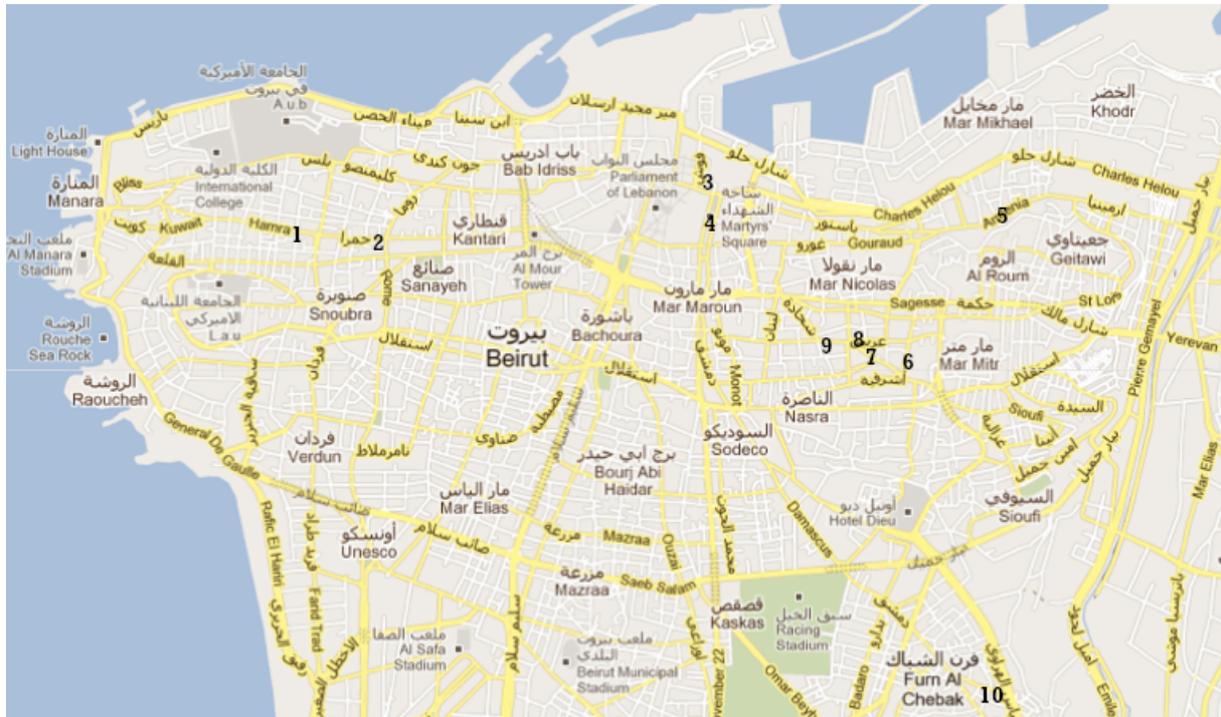




Librairies qui proposent de la bande dessinée à Beyrouth.



- 1 Librairie Orientale d'Hamra
- 2 Librairie Antoine d'Hamra
- 3 Librairie El Bourj
- 4 Virgin Down Town
- 5 Librairie Paper Cup
- 6 Librairie Antoine Ashrafieh
- 7 Librairie Orientale Sassine
- 8 Librairie Stephan Ashrafieh
- 9 Librairie Antoine ABC
- 10 Librairie Stephan Furn el Chebbak
- 11 Virgin ABC

Entretien Maya Zankoul : réalisé dans son atelier d'Antélias.

- Comment a commencé l'aventure de la publication de votre ouvrage ?

- Au départ je n'ai aucune idée de comment on fait les livres. Quand j'ai commencé aucune maison d'édition ne voulait faire le livre, je leur avais proposé. Tout était sur le blog, et tout les gens qui allaient le visiter laissaient des commentaires disant qu'ils voulaient le voir en livre. Donc pour moi c'était juste pour m'amuser. Je l'avais jamais pris au sérieux jusque là, je le faisais pour m'amuser, juste pour moi. Mais j'ai décidé d'en faire un livre. J'ai commencé par contacter des maisons d'éditions, et elles ne pensaient que des dessins pour les adultes ça n'allait pas marcher.

- Quelles maisons vous avez contacté ?

- C'était des grandes maisons Libanaises, très sérieuses, qui publient en arabe. J'ai parlé à Dar an Nahar ou Dar el Saqi et Training point, aucun d'eux ne le voulait. Mais quand ils ont vu que le livre était en top 5 pour les ventes, là ils m'ont dit « si tu veux refaire un livre on l'édite pour toi ». Trop tard ! j'avais déjà tout fait toute seule donc je ne voulais plus. Quand j'ai constaté que personne ne voulait faire le livre, j'ai réalisé que moi j'y tenais beaucoup. Donc je l'ai auto-publié. J'ai appris toutes les étapes pour faire un livre, alors que je n'avais aucune idée de comment ça marchait jusque là. J'ai demandé des conseils à des gens qui travaillent dans l'édition qui m'ont dit de commencer par prendre un numéro d'ISBN au ministère de la culture, ensuite il faut parler avec l'imprimeur et le distributeur. Ça, c'était pas très facile, surtout qu'entre les distributeurs il y a beaucoup de compétition. Par exemple il y en a un qui donne à toutes les librairies sauf Virgin, et il y en a un autre qui donne que à Virgin. Je voulais pas faire le choix entre les deux et je voulais que mon livre soit à Virgin à tout prix. Alors j'ai cassé le contrat, je suis allé chez le distributeur de Virgin et ils ont prit le livre, et je suis allé chez Antoine et ils ont pris le livre aussi parce que c'était nouveau pour eux. Et il a commencé à se vendre beaucoup. Je m'y attendais pas mais dès la première semaine il était dans le top 20.

- Quel était le tirage du premier *Amalgam* ?

- Pour le premier, j'ai fait un premier tirage à 500 exemplaires. C'était autant que je pouvais financer et je ne savais pas si j'allais les vendre. Mais en trois mois les 500 se sont vendus donc j'en ai ré-imprimé 500. Donc sur les mille exemplaires du premier tirage, il n'en reste plus, maintenant il est épuisé. On me demande sur facebook où on peut le trouver mais à

part au Virgin de l'aéroport où il en reste un ou deux, il est complètement épuisé. Même moi, il m'en reste seulement 6. Si je veux le ré-imprimer un jour je ferais des changements, je rajouterais des nouveaux dessins, peut-être une intégrale. Et en été 2010, j'ai commencé l'édition du deuxième livre. Il a eu encore plus de succès, mais c'est aussi parce que je savais déjà comment faire. Et ça fait 7 mois maintenant qu'il est vendu et sur les deux milles exemplaires que j'ai fait faire il y en a déjà mille qui sont parti. La première fois c'était beaucoup plus difficile, cette fois j'ai pu plus me concentrer sur le contenu et la qualité des dessins. Et le nom qu'il y a dans le livre, c'est une amie qui était là pour vérifier que tout était bon en Anglais.

- Pour vous c'était naturel de publier en Anglais ?

- Oui parce que je ne connais pas bien l'arabe classique, j'ai un niveau d'école. Les tout premiers dessins que j'avais fait était en libanais, mais c'était retranscrit en lettre latine. Et en fait il y a très peu de gens qui comprenait. Je suis passé à l'Anglais parce qu'en fait les gens comprennent plus facilement. Même quand je dessine dans le *Elle* oriental, je fais les textes en français, et quand je le laisse sur mon blog, il y a des commentaires qui me demandent la traduction en anglais. Et puis aussi j'ai fais mes études en anglais donc c'était plus spontané pour moi. Tout ce que je lis sur internet est en anglais, les films aussi... ça devient naturel. Mais idéalement j'aimerais le faire en plusieurs langues. Avant je travaillais a temps plein et je n'avais presque pas le temps de m'y consacrer, mais j'ai quitté il y a quelques mois et maintenant je suis en freelance. Je fais illustration, design, graphic design et web design. J'aime bien créer des identités visuelles pour certaines entreprises. J'ai une formation de la NDU [Notre Dame University].

- Pour le deuxième ouvrage, c'était à vos frais aussi ou l'argent de la vente du premier a suffit.

- En fait la première fois, j'ai fais très peu, même si c'est pas pour l'argent que je l'ai fait. J'ai gagné 400 dollars. C'était pour répondre aux lecteurs du blogs, c'était pour m'amuser, c'était pour avoir une nouvelle expérience parce que c'est cool d'avoir un livre. Quand j'ai commencé je croyais que c'était quelque chose d'inabordable au niveau de la réalisation, mais en fait quand je l'ai fait j'ai trouvé ça très facile, amusant même. Pourquoi on fait pas plus de livres ? Si tu voies les statistiques, combien de livre sont fait au Liban et dans d'autres pays, tu voies que ici personne ne lit. Mais comme *Amalgam* c'est des dessins, ça peut se lire en 20 minutes. C'est pour ça qu'ils achètent, parce qu'ils ont la flemme de lire des livres avec du texte. Et beaucoup de gens me disent ça sur le blog, ils aiment parce qu'il y a pas beaucoup de texte.

- Ca vous a apporté beaucoup d'opportunité la publication du blog ?

- Oui, beaucoup, beaucoup. Plus que ce que je pouvais en attendre. Je croyais que tout le monde était sur internet mais c'est vraiment deux publics différents. Le livre je l'ai fait pour la génération des gens plus grands. Le blog c'est pour les 12 jusqu'à 18 ans, le livre c'est pour les adultes, il y a même des gens qui ont 50 ans qui m'ont dit qu'ils l'avaient trouvé à Virgin. Mais le livre m'a vraiment offert beaucoup d'opportunités. Ça m'a notamment permis de faire la connaissance de beaucoup de gens. On m'a invité à présenter mon travail en Jordanie, en Syrie et même à Genève.

- Avez la publication vous avez le sentiment d'avoir été plus lu à l'étranger ? Vous ne savez pas si, déjà sur le blog il y avait des lecteurs du monde entier ?

- Il y a beaucoup de gens qui me lisent partout en fait. Et pourtant ça parle du Liban, donc je ne m'y attendais pas. Il y a beaucoup de la diaspora libanaise qui me lit, donc Australie, Amérique Latine, États Unis qui vont sur le blog pour avoir des souvenirs sur le charme du Liban. Beaucoup de gens me disent que le blog leur donne envie de rentrer au Liban. Mais il y en a aussi qui ne sont pas du tout du pays qui me lisent et qui laissent des commentaires, qui me suivent mais je ne sais pas pourquoi... peut-être que c'est exotique pour eux ? Il y a beaucoup de gens de Russie, de France, de Suisse qui me lisent, même d'ailleurs...

- Il y a beaucoup d'interactions entre vous et eux sur le blog ?

- Les lecteurs se servent du blog et des commentaires pour laisser des messages. Moi je n'intervient presque jamais, une fois que mon post est fait, j'ai dit ce que j'avais à dire. Une fois il y a eu beaucoup de réaction parce que j'avais parlé de la flottille de Gaza, puis il y a quelqu'un d'Israël qui a laissé un commentaire. Puis quand les lecteurs ont vus qu'il venait d'Israël, ils ont attaqué son commentaire, ils se sont insultés... j'ai été obligé couper. Et si j'essaie de répondre aux gens, j'arrête mon travail et je passe ma journée à ça. J'aime quand les gens mettent ce qu'ils pensent, ça suffit. Quand j'ai quelque chose à dire je fais un post et c'est tout.

- Par rapport à l'habillage de votre blog, vous vous êtes inspiré d'autres blogs... Libanais, Américains ou Français ?

- Avant j'avais un autre blog sur lequel j'écrivais des trucs sérieux sur le design. Et en plus je suis pas mal de blog de partout. Je sais qu'il y a le web comic que je suis beaucoup. Et il y a aussi des blogs français comme celui de Margaux Motin. Mais bon, peut-être que ce que je fais n'a rien à voir avec elle, c'est pas très féminin mes travaux. Je suis plus sur le terrain social et activiste. Mais le blog a commencé parce que au début quand j'envoyais des

illustrations à mes amis, ils les mettaient sur Facebook et ça circulait très vite. Mais ce qui m'a le plus aidé, c'est pendant les élections de 2009 je trouvais fou ce qui se disait alors je faisais des parodies et je sais pas comment ça a circulé et je me suis retrouvé sur France 24. Et d'ailleurs les posts qui sont le plus lu et le plus commenté sont ceux qui traitent du social ou de la politique. Il y a à peu près 800 personnes par jours qui passent sur le blog. Mais on voit des pics. Une fois j'ai parlé des restrictions sur internet, il devait y avoir une loi pour encadrer internet. Alors qu'on est un des seuls pays du coins sans. J'ai fait un post dessus et j'ai eu 4000 visiteurs en un jour. Internationalement c'était rien mais par rapport au Liban c'était fou. Une autre fois je m'étais moqué du rapport des gens à la religion ; de la façon dont ils veulent deviner ta religion avec ton nom. J'ai mis une note avec le post où j'explique qu'il s'agit de politique pour moi, que même si j'aime pas en parler plus que ça, là il y a quelque chose à dire. Je reste quand même dans les trucs sociaux politiques mais pas dans les détails de la politique Libanaise. Je ne parle pas non plus de ma vie privée, je préfère utiliser des éléments dans lesquels chacun peut se retrouver. J'ai grandi en Arabie Saoudite, je ne suis arrivé au Liban qu'à 6 ans et ça a été un choc culturel pour moi. J'imaginai quelque chose de plus romantique... et je suis revenu en 2005, pour l'assassinat d'Hariri, donc c'était la pire année. Quand j'étais à l'université je voulais partir, mais maintenant que j'ai commencé le blog je me sens une certaine responsabilité. J'ai l'impression d'avoir trouvé une solution pour combattre les choses qui me gênent. C'est juste des petits dessins mais après les avoir fait je me sens mieux. Et des fois aussi, il y a des gens qui critiquent en ligne mes dessins ou qui laissent des commentaires qui me visent... mais je continue. Ceux qui n'aiment pas, je les oblige pas à venir regarder, je vais pas me censurer parce que des gens n'aiment pas.

- Vous êtes en contact avec d'autres auteurs de bandes dessinées ?

- J'en connais quelques uns. Joumana Medlej, Mazen Kerbaj et Karim Ada. Mais il y a pas de communauté. Mais même ce que je fais, c'est pas très bande dessinée. C'est dans les rayons bd en librairie mais ça pourrait très bien être dans la rubrique Liban. Je me vois pas faire une grande histoire imaginaire, je fais ça comme ça parce que ça m'amuse ! J'aime pas quand il y a des cases. Mais je sais pas si tu as lu le livre de Henry Matthew ; la chose qu'il montre dans son livre c'est que les 50 premières années où il y a eu de la bande dessinée c'était que des choses qui venaient de dehors qui étaient traduites. C'est depuis pas longtemps qu'il y a des choses comme *Samandal*. Ce que j'aime avec eux, c'est qu'ils sont en creative common aussi. Mais pour ce qui est des réseaux d'auteurs non, quoiqu'on en dise, la bande dessinée c'est surtout une activité solitaire.

Entretien Mazen Kerbaj : le 15 avril au Torino express a Gemmayze.

- **Votre première publication est un journal intime, qu'est-ce que cela représentait pour vous ?**

- C'était une première expérience d'édition en tout cas, mais j'avais déjà pris la ferme décision de faire de la bande dessinée à cinq ou six ans. Le journal ça correspond au moment où je me suis pris en main parce qu'il y avait pas d'éditeur au Liban. C'est de l'auto-édition en fait, je me suis dit que j'allais prendre un an et dessiner tout les jours. Je m'étais fixé le but de travailler toute l'année et de le publier à la fin. Je le faisais sans typex, sans corrections, l'idée c'était de ne pas revenir dessus. J'ai beau m'être donné comme contrainte de travailler tout les jours je n'ai jamais réussi à la tenir.

- **Quels modèles vous aviez pour la publication, comme il s'agissait d'une première expérience, vous aviez demandé des conseils à Laure Ghorayeb ?**

- Non, elle n'a jamais publié ; pas des livres de bandes dessinées en tout cas. Elle a publié des recueils de poèmes dans les années 60 mais pas des bandes dessinées. C'est plutôt moi qui l'ai publié par la suite. Pour moi, il s'agissait d'une première expérience ou je me suis prouvé que c'était possible de faire de la bande dessinée en restant au Liban. J'ai toujours voulu aller en France, en Belgique ou en Suisse... un pays francophone où je pouvais publier. Ça m'a convaincu que c'était faisable ici. Il y en avait 300 exemplaires. Ils sont tous épuisés maintenant, mais mes premiers trois ou quatre livres ont tous été tirés à 300 exemplaires et ils sont tous épuisés maintenant.

- **C'était votre argent que vous faisiez passer dans ces publications ?**

- Oui, c'était personnel, je travaillais dans la pub comme freelance je mettais de l'argent de côté et puis je publiais. Chose que je ne peux plus me permettre aujourd'hui avec les gamins et tout ça. Mais j'ai fais ça pendant un moment, j'ai du mettre sept ou huit mille euros dans mes livres.

- **Et pour la diffusion des livres vous faisiez comment ?**

- Je ne faisais même pas du porte-à-porte, il fallait vraiment venir chez moi, je n'allais chez personne. Je croyais que j'allais jamais les écouler mais en fin de compte ils sont tous épuisés. Sinon, dès fois je les vendais à la sortie des concerts, ou des amis achetaient pour d'autres amis. Et j'étais sidéré par la suite, quand cinq ans après, je rencontrais des gens qui me

disaient qu'ils avaient commencés la bande dessinée parce qu'ils avaient lu le *Journal*. Je me demandais comment ils l'avaient déniché.

- Quel est votre formation à l'origine ?

- Publicité, graphisme... J'ai fait l'ALBA, par défaut parce qu'il y avait rien... Standjovsky était déjà prof là-bas, mais juste pour un cours il n'y avait pas encore l'atelier illustration. Je voulais aller faire Angoulême en commençant par faire une année préparatoire pour avoir les équivalences. Mais j'avais ni la patience ni l'envie par la suite donc en fait je l'ai pas tenté. En plus tout cela coûte beaucoup d'argent et puis ces années universitaires furent très heureuses pour moi au Liban. Je commençais juste à me réconcilier avec l'idée d'être ici.

- S'il n'y avait pas eu la guerre en 2006, auriez vous quand même lancé le kerblog ?

- En fait dès les années 2000 j'avais toujours un carnet sur moi pour pouvoir dessiner quand je voulais comme je voyageais pas mal, c'était le seul moyen de travailler régulièrement. Et pendant deux ans je voulais commencer un blog ; tout le monde en parlait. Je me suis dit que j'allais en ouvrir un pour y mettre mes dessins. Et quand ça a commencé j'ai pris mes carnets et j'ai mis mes dessins dessus, j'ai tapé blog sur google et j'en ai ouvert un sur le premier site qui apparaissait. Mais depuis le début, avec le blog j'étais conscient de faire un livre. Le but était évidemment de le publier par la suite. J'avais peur d'avoir à en faire plusieurs volumes (rires). Mais la contrainte la plus dure était de suivre le rythme. J'avais beaucoup plus d'idées que de temps pour dessiner. Mais il y a quand même deux cents dessins en trente jours ce qui est déjà un record absolu... pour moi en tout cas. Ce qui était « pratique » c'est que je ne pouvais rien faire d'autre. Personne ne m'appelait pour me proposer de sortir, quand ça arrivait je disais : « non, il y a la guerre et tu raccroches ».

- Vous considérez cet ouvrage comme de la bande dessinée ou pas ?

- Non, c'est clairement pas de la bande dessinée. Je sais pas comment appeler cela ? Il y a quelques pages de bandes dessinées dedans (il montre la page en couverture), mais sinon c'est des trucs qui se passent en une case. En même temps il y a une séquentialité d'une page à l'autre. Mais je me pose souvent la question avec mon travail de savoir ce que c'est, c'est beaucoup de l'expérimentation.

- Il y a un lien avec votre façon de faire de la musique ?

- Il y a un lien énorme en fait. C'est en commençant à jouer de la musique que j'ai changé toute ma vision de la bande dessinée. Plus jeune je voulais faire... disons une sorte d'humour type *Fluide Glacial*. Puis en découvrant l'expérimentation musical, c'est ce qui m'a amené vers mon journal... en même temps je découvrais L'Association et tout ça... *Le journal de*

Kafka, il y avait pas mal de trucs en même temps dans ma vie qui m'ont poussés vers l'expérimentation.

- **Quand il y a eu l'adaptation du blog vers le livre, c'est L'Association qui vous a contacté ?**

- Non, c'est Menu qui m'a contacté mais je leur avais déjà envoyé pas mal de trucs. Chaque fois que je sortais un livre je leur envoyais... mais c'était déjà finit en fait, il était imprimé, relié et tout... ils pouvaient rien en faire. Quand il y a eut la mort de Samir Kassir, j'avais fait un truc dont il [Menu] m'avait dit que c'était impubliable, que c'était pas de la bande dessinée mais qu'il était très touché par le livret que j'avais fait. Il a mis quelques pages dans un des *Lapin* de celui-là. Pour la publication du livre j'avais dit d'accord mais il faut qu'il y ait de la couleur. Du coup on voit que les parties dessins et les parties pages où il y a le texte. Plus les quelques pages en couleurs. Mais tout a été publié en couleurs et il n'y a pas eu de sélection dans les planches, on a tout mis. Sans aucun changements ni aucune corrections. C'est Menu qui a choisit la collection [côtelette] et c'est le premier à avoir été publié en couleurs. J'avais peur que ce soit un peu petit mais il m'avait assuré que ça resterait lisible. Et je voulais que les dessins restent dans les trois langues. Il y avait juste à traduire en dessous ceux qui étaient pas en français. Et il était d'accord pour tout ça.

- **Rendiez-vous compte qu'en allant vous faire éditer en France vous augmentiez votre visibilité au Liban ?**

- Ils ont tiré deux mille exemplaires, et il y en a six cents qui se sont vendus au Liban, très vite. Mais aujourd'hui si je fais un nouveau livre il s'en vend deux cents à la signature. Par exemple *Cette histoire a eu lieu* aussi il a été tiré à deux mille (montre l'exemplaire de chez Dar Al Ladab), mais ça vient de sortir et il a pas été retiré donc je sais pas combien ont été vendus.

- **La aussi il y avait une première publication dans le journal ?**

- Oui ça a été prépublié dans le journal. Quand ça a été finit je suis allé voir Rana Idriss, et c'est la première fois qu'un éditeur de littérature publie de la bande dessinée au Liban. Mais il est quand même rangé par certains libraires dans la partie jeunesse, le personnage en couverture à beau fumer je l'ai déjà vu dans la partie des livres pour gamins. Mais c'est seulement les publications dans le journal terminé que je me suis dit que j'irai voir les trois ou quatre gros éditeurs de littérature, et c'est chez Dar Al Ladab que j'ai été en premier. Sama Idriss était lecteur dans le journal, pour lui c'était OK donc il y a pas eu de problèmes.

- Comment se fait le choix de la langue en fonction des ouvrages ?

- C'est assez bizarre, la question s'est jamais posée en fait, j'ai toujours travaillé dans les trois langues. À l'époque où j'ai fait ça, c'était un moment où je travaillais en arabe dans mes carnets. Mes premiers carnets étaient en français. En 2005 je suis passé à l'arabe. Et quand j'ai fait celui-là, je sais pas pourquoi, mais les dessins sur la guerre je les ai fait en français.

- Quels sont vos références en bande dessinée ?

- C'est plutôt la bande dessinée franco-belge ; pas les comics, je n'ai jamais accrochés avec ceux-la, ni avec les mangas. Les mangas je voyais pas ça quand j'étais gamin, il y avait pas encore eu la déferlante, mais les comics je les voyais mais j'ai jamais vraiment été intéressé par les supers héros.

_ Il y a eut une différence de traitement entre Dar Al-Ladab et L'Association ?

- J'ai jamais un éditeur en tête en travaillant. Mais c'est comme avec le blog, quand je travaillais pour le journal, je savais que c'était un livre que j'étais en train de faire. Les deux livres ont ça en commun, quand je commence, dès la première page, je sais à quoi ça va ressembler. Pour le premier [*Beyrouth 2006*] je savais pas où ça allait parce que je savais pas combien de temps la guerre allait durer. Mais l'autre, je le travaillais en me disant que ça allait être un livre. Il y a un moment où je disais aux gens du journal que ça allait bientôt finir. J'ai commencé à tuer les personnages à la fin. Les lecteurs écrivaient pour demander ce qui se passait. Mais je les tuais pour être sûr que ce serait bien finit. Il y a aucune chance pour que je reprenne ce truc. Et puis j'en avais marre de faire mon strip du vendredi, même si je suis très content quand on m'oblige à travailler, parce qu'il y a que comme ça que ça marche avec moi, au bout d'un an et demi j'en avais marre.

- Et il y a une différence avec les droits d'auteurs entre la France et le Liban ?

- J'ai toujours donné mes droits... en tout cas avec les deux gros éditeurs : je donne pour ce livre, pour cette langue. Je garde les droits pour les republier dans une autre langue. Mais sinon c'est des contrats standards qui me donnent la même chose que partout, je me doute que je vais jamais en vivre, donc je suis pas très dur avec ça. Mais, comme je vis au Liban, à cause des trois langues, je garde la propriété comme ça je peux revendre les droits. Celle de Dar Al-Ladab je vais sûrement la refaire en français ou en Anglais.

- Vous penseriez à L'Association pour la publication française ? Est-ce que le fait d'avoir publié chez eux vous a servi de moteur pour que d'autres maisons vous contacte ?

- Je sais pas très bien comment ça se passe ne fait. Il faudrait que ce soit moi qui propose en fait. Pour ce qui est de L'Association, ils attendent un livre de moi depuis deux ans. C'est

surtout Jean-Christophe Menu avec qui je discutais pas mal à qui je disais que c'était affreux que ce soit ce livre-la qui ai été publié... qui traite de la guerre, comme s'il n'y avait pas d'autres sujets. C'est affreux que ce soit celui-la qui m'ai rendu visible en France. J'ai toujours été très critique vis-à-vis des Libanais qui ne traitent que de la guerre. J'avais déjà dix livres prêts qui ne traitaient ni de près ni de loin de la guerre. Mais pour l'ouvrage d'Al-Labad, je sais pas si je vais leur proposer : d'une part parce qu'ils sont dans une merde sans nom en ce moment à L'Association et en plus celui-la, si je me trompe pas, il est très libanais. Je sais pas si le lecteur français appréciera. Mais comme j'ai deux ou trois livres qui sont déjà prêts, je vais peut-être les proposer, mais c'est très dur de proposer à des éditeurs en France. Il faut aller là-bas, montrer le projet et en parler. Je suis très paresseux comme type, je peux pas commencer à faire la mise en page et y aller, il faut que l'éditeur me dise : « OK » pour que je commence à travailler... c'est un cercle vicieux. Donc je crois que pour ça, je vais finir avec un éditeur Libanais de langue française. J'en connais qui seraient intéressés, je crois que je vais faire ça, quitte à le republier en France par la suite.

- Vu votre visibilité, vous n'avez jamais voulu profiter de celle-ci pour lancer une structure semblable à L'Association au Liban vu qu'il n'existe pas de véritable éditeur de bandes dessinées ?

- J'avais eu la volonté de faire un magazine, mais bien avant *Samandal*, le problème c'est que j'ai déjà fait ça en musique. Le problème en fait c'est que le dessin c'est un truc solitaire, qu'on fait dans son coin, il y a pas le même partage que dans la musique. Et puis, faire « imprimer » un disque ça coûte le quart d'une impression de bande dessinée en noir et blanc. Faire un concert c'est très facile, à quatre, cinq, etc... La bande dessinée il faut trouver quelqu'un qui perd de l'argent pour imprimer la revue. Mais j'ai des idées très radicales, *Samandal*, j'ai travaillé avec eux trois numéros puis j'ai arrêté. Je suis amis avec deux des quatre fondateurs. Mais le problème vient de moi, c'est que je suis très radical dans ma manière de voir les choses. Je préfère cent fois un magazine de 16 pages très bien, qu'un magazine de 200 pages où c'est le foutoir. Ils n'ont pas de ligne éditoriale, ils prennent n'importe quoi... C'est très bien qu'il y ait ça, j'aurais adoré quand j'étais plus jeune qu'il y ait une revue. Si je dessine ici, je veux pouvoir me dire que je peux publier ici . Je me dispute souvent avec eux, je les emmerde un peu, mais eux me disent que si on me confiait le mag, je ne retiendrais même pas 5 pages. C'est sûr que si j'avais eu la possibilité de faire un magazine, j'aurais pas choisi un auteur de Tripoli qui fait des mangas. Pour moi c'est absurde.

- Et quels sont les auteurs avec qui vous vous sentez des affinités ? vous avez conscience d'être une sorte de porte parole ?

- Il y aurait Traboulsy, Laure Ghorayeb, plutôt des peintres qui ont travaillé avec *Samandal* que j'aurais poussé... j'ai déjà parlé à tout ce beau monde et on a des idées si jamais on fait un magazine un jour. Ils connaissaient tous mes livres avant qu'on soit en contact, ce qui me sidère d'ailleurs, je sais pas comment c'est possible que le *Journal 2009* ait pu toucher autant de gens. À chaque fois ça me sidère parce que je les vendais plus à des gens que je connaissais. Mais ça a circulé et ça a ouvert des portes aussi. Mais je n'avais pas l'intention de faire cent pages... mais si je l'avais pas fait quelqu'un d'autre l'aurait fait. Quand je le faisais, c'était assez égoïste, c'était pour me publier moi-même.

- Et à propos de la nouvelle revue *La Furie des Glandeurs* qui vient de sortir ?

- Oui j'ai vu, la couverture est atroce, ignoble... j'ai juste eu l'occasion de la feuilleter, j'ai pas lu encore. Mais il y a déjà une nouvelle génération d'auteur, une sorte de vivier, ils font enfin autre chose qu'à mon époque et je suis très heureux de voir ça.

- Vous avez toujours plusieurs projets en même temps ?

- J'ai un projet qui pourrait être proposé à un journal, mais je sais pas quand et comment le commencer parce que c'est un chantier. Sinon je fais pas mal d'histoire courte, donc j'ai fait pas mal pour *Lapin* et pour d'autres revues. Ça fait entre 5 et 10 pages. Pour moi c'est très dur de faire un livre... Je vis de mon travail, si je fais une bande dessinée il me faut six ou huit mois, il faudrait que je demande une bourse au CNL mais rien que de remplir le formulaire ça prend deux jours. Je suis vraiment trop paresseux pour le faire. Mais les propositions me tombent dessus comme ça, soit c'est une guerre, soit c'est un journal qui me contacte. Je suis assez passif, dès qu'on me demande quelque chose je m'active et je me mets à travailler. Mais c'est très dur de travailler dans l'absolu en me disant je vais le publier un jour. Ça a toujours été comme ça jusqu'au *Journal* ou je me suis obligé à faire quelque chose pour publier.

- Quand vous publiez sur votre blog, les réactions des internautes vous faisaient réagir ?

- Pas du tout, c'était plutôt comique. Je suis pas vraiment un blogueur, je suis très mauvais là-dessus. J'ai même pensé à les arrêter à un moment mais les gens étaient contents de laisser des commentaires. Mais pour environ 80%, c'était complètement ridicule genre : « on est avec toi du Costa Rica » ou mieux « arrête de boire pour ta santé » à cause du dessin ou je me représente en train de vomir dans les toilettes du Torino. Puis le côté misanthrope me poussait pas à répondre donc je répondais pas aux trucs le plus souvent. Les gens se disputaient dans les commentaires. Et là-dessus je suis assez dictatorial, donc je pouvais pas laisser passer des trucs pareils. Je suis déjà assez intolérant et voir des trucs comme ça ne m'a

pas aidé à changer la donne. On choisit pas ses lecteurs en fait. Je suis très heureux qu'ils lisent mais je sais aussi que 80 à 90% des gens qui lisaient étaient plus là pour la guerre que pour mes dessins.

- Il y avait des interactions entre vous et Laure Ghorayeb lorsque vous bloggiez pendant les 33 jours ?

- Quand Laure Ghorayeb a lancé son blog, c'est moi qui lui scannait les dessins. Maintenant je lui en ai acheté un et après lui avoir un peu montré comment ça fonctionnait elle le gère toute seule. Oui, je passais chez elle deux ou trois fois par semaine pour lui scanner ses dessins, je voyais ce qu'elle faisait. Et c'était même pire qu'une interaction, c'était presque une compétition. Je l'appelai pour lui dire « Mais merde ! Comment tu as eu cette idée avant moi ? ». Après pour la publication je lui ai proposé une jeune éditrice et c'est moi qui ait fait la mise en page, les scans, le lettrage, etc... Pour moi le travail de Laure c'est de la bande dessinée, même dans ses grands dessins elle écrit toujours dedans. Même si c'est abstrait, il y a un rapport texte image qui est évident. Mais maintenant j'aimerais bien publier ses grands trucs même si ça paraît impossible, ça serait comme un plan de ville qui se plierait et déploierait. C'est autant de la bande dessinée que *Beyrouth 2006*. Dès qu'il y a lecture, qu'il y a plus qu'un dessin et qu'il y a un rapport texte image c'est quelque part de la bande dessinée.

Entretien Zeina Bassil : co-fondatrice de la revue *La furie des glandeurs*.

Réalisé à la librairie Paper Cup où elle travaille.

- Il y a déjà une revue de bande dessinée au Liban, qu'est-ce qui vous a motivé à créer votre revue *La furie des glandeurs* malgré tout ?

- Si vous lisez les eux vous pourrez comprendre. On est sur une autre ligne éditoriale en fait. Nous on traite de sujet de société en bande dessinée et en dessin de presse, un peu comme *Charlie Hebdo* ou *Hara Kiri*, on a des références. On s'est rendu compte que ce genre de choses n'existent pas au Liban alors que ça existe partout dans le monde et qu'on est plutôt du genre cynique, on aime bien critiquer et rire de nos problèmes dans le même temps donc on s'est lancé. Pour nous la bande dessinée est notre moyen d'expression alors que *Samandal* est ouvert à tout public... tout le monde peut envoyer des choses. En passant à la réalisation on a vu à quel point c'est difficile à faire. On a tous fait des fanzines. Et là pour la diffusion c'est assez compliqué. Surtout avec Virgin et Antoine parce que c'est des grands empires, mais on est présent à El bourj, Paper Cup et au Beirut Art Center. On va les déposer mais on fait aussi les retours après si ils nous appellent. Le fait de travailler ici [à la librairie Paper Cup] ça facilite beaucoup la tâche. La librairie a ouvert en juin 2009, et j'ai commencé à y travailler en juillet entre la fin de ma licence en publicité et le début de ma licence en illustration.

- Le fait de travailler en librairie, ça a été un moteur pour vous ?

- Oui bien sûr. Ça reste un fanzine, il est pas enregistré. Bon, c'est pas Paper Cup qui m'a donné envie de me lancer mais, la librairie a bien facilité la tâche dans plusieurs domaines. Je travaille ici parce que j'aime beaucoup les livres, les magazines et l'édition. En fait ça m'a aidé pour les contacts, ça m'a aidé pour le lancement et j'adore ma patronne, qui est propriétaire, elle m'a donné beaucoup de conseils. Et avec Wissam on est resté en contact même si il est resté à l'ALBA. C'est quelqu'un avec qui j'ai toujours aimé travailler, on a pas d'amis en communs mais des projets communs. Et ça me manquait de bosser avec lui, et pareil idem il n'y a pas de *Charlie Hebdo* Libanais, je le fais commander ici et du coup avec lui on se disait pourquoi on fait pas ça sur le ton de la rigolade, et puis on s'est lancé avec d'autres amis. J'ai des amis très compétents et c'était parti. Ils ont fait des pages et je trouvais ça dommage que ça reste un truc d'amateurs.

- Et comment est venu la thématique sur les bobos ?

- C'est venu grâce à Paper Cup. Je passe par Mar Mikhael trois fois par semaine et j'observe les gens qui fondent en flaque à chaque fois qu'il y a un truc nouveau. On est vraiment entouré de gens qui nous ressemblent vraiment pas. Et puis il y a la référence à Dupuy et Berbérien et *Boboland*. Et Joseph Kaï aime ces deux auteurs d'amour, si il pouvait se faire tatouer monsieur Jean sur le cœur il le ferait. Mais pour l'instant on a géré la bande dessinée comme on a pu, parce que c'était énormément de travail. Mais par la suite on aimerait bien se rapprocher de *Charlie* encore un peu plus et faire des articles aussi. Si on l'a pas fait, c'est parce que c'est très difficile de trouver des gens qui écrivent bien au Liban. Alexandre¹ c'est un client à Paper Cup, c'est comme ça que j'ai fait sa connaissance et je trouve que c'est quelqu'un qui colle avec l'atmosphère du numéro. On va continuer comme ça pour les prochains numéros, avec des gens qui collent à la thématique.

- C'est un nouveau mode de financement que vous avez trouvé ?

- La quatrième de couverture couvre tout les frais ; on avait contacté des agences de pubs qui avaient accrochés sur le produit mais ils croyaient pas du tout en nous. Ils me connaissaient pas, ni moi ni personne donc ils attendent le deuxième numéro. Et comme ça n'a pas marché il fallait un plan B, et c'était ça. Les gens qui ont mis leurs cartes de visite c'est des gens qu'on connaît. Comme on avait pas l'argent on a besoin de financer ça et c'est la solution qu'on a trouvé... et c'est des gens qui croient en nous.

- Vous avez de la marge pour le deuxième au niveau création et financement.

- On a des plans d'évolutions. Déjà : on va créer un comité sérieux pour parler d'évolutions. Parce que le premier numéro il est un peu brut, on a parlé avec des amis et Wissam². Le fait d'avoir un comité ça va être plus officiel et ça va être plus détaillé. Mais ça nous a quand pris neuf mois pour faire le premier. Même si au début c'était juste pour s'amuser quand je demandais au dessinateur de me valider leur planche je trouvais que le contenu était assez bon et que ça pouvait pas rester quelque chose d'amateur... il y a un moment où on sent de la pression. Pour l'instant on ne touche rien dessus. J'espère que quand ce sera officiel on aura des salaires mais pour l'instant non. Si on peut payer nos illustrateurs peut-être qu'ils seront encore plus motivés à donner encore une meilleure qualité. Rien n'a été retouché mais il a quand même fallu faire avec la censure avec les planches de Mouawad, on a du mettre un bandeau sur la bite. On a bien réfléchi, on demandé à des avocats pour éviter une censure dès

¹ Alexandre Medawar : éditorialiste du premier numéro de la *Furie*.

² Wissam Eid, co-fondateur de la revue.

le premier numéro. Les seules corrections qu'on faisait c'est quand on sentait que c'était un peu hors sujet. Mais sinon on a demandé a personne de retoucher quoi que ce soit. On a pas non plus l'envie d'aborder les sujets tabous, la politique et la religion. Alexandre l'a quand même fait de manière indirecte, et je le comprends, j'aurais bien voulu faire pareil, mais il faut éviter ça au début. On veut éviter de censurer les gens, on donne juste le cadre. Pour la suite on va définir encore plus le cadre pour obtenir encore une meilleure qualité.

- Vous allez vous adapter pour les suivants en fonction de la réception des gens vis-à-vis de ce numéro ?

- Bien sur, c'est un des challenges. Pour l'instant les réactions sont bonnes, on a eu des critiques des gens qui nous sont proche et en qui on a confiance. On a vu ou il fallait qu'on mette l'accent pour les prochains numéros. L'idée c'est que ca évolue vers un magazine, augmenter la pagination, le nombre d'articles. C'est en bonne voie. Le blog devrait nous aider pour l'instant il y a pas grand chose dessus par ce que l'advertise est pas encore fait, et ca nous permettrai de coller à l'actualité. Avec une parution chaque deux mois, ca nous permettrai de suivre l'actualité. Mais dans le futur le but du blog c'est de commenter ce qui est en train de se passer maintenant, parce qu'il y a des sujets qui peuvent pas attendre deux mois.

Entretien Joumana Medlej : réalisé au Café Younès d'Hamra, qui lui sert d'atelier.

- **Quelle est votre formation ?**

- J'ai fait des études de graphic design à l'AUB, l'illustration c'est une spécialisation personnelle.

- **On peut commencer par parler des livres jeunesse. C'est une de vos initiatives ?**

- C'est une initiative de ma mère en fait, on s'est rencontré là-dessus. On travaillait toutes les deux sur le Liban. Elle faisait des photographies, de mon côté je faisais des trucs plus artistiques. Et on s'est mis au point pour faire des livres pour enfants.

- **Vous pouvez en vivre ?**

- Non, c'est vraiment un plus. C'est pour le plaisir de faire ce que j'ai envie de faire, mais comme je fais ça sérieusement malgré tout je peux dire que je suis auteure de bd, même si je n'en vis pas. Même si il y a de plus en plus de livre pour en enfants, quand on a commencé en 2004, il n'y avait rien pour la jeunesse. Et quand on s'y est mis j'avais pour seule condition de vouloir m'amuser avec le dessin. J'essayais des styles différents... je faisais des expériences. Je peu pas citer une référence en particulier, il y en a énormément que j'ai absorbé. Et puis il y a aussi les références que l'on retrouve sur les communautés internet.

- **Pour vous internet est un outil de communication ?**

- Sur cedarseed³, c'est une fenêtre professionnelle, je n'ai pas de portfolio. Mais maintenant c'est comme une vitrine qui me permet de montrer ce que je fais, mais il n'y a qu'une page pour mes travaux professionnels. Comme il y a une grande variété sur le site, ça me permet d'attirer des gens venus d'horizons très différents pour les ramener tous au même endroit. C'est aussi une façon d'être en contact direct avec le public, c'est quelque chose de très fort. Il existe depuis 1997, et c'est toujours moi qui l'ai administré. À l'époque, on peut le dire, internet n'existait pas, la formation à l'AUB ne proposait rien qu'y se rapportait à internet, j'ai du me former seule. Les livre jeunesse ont commencés en 2004, c'était l'occasion de faire quelque chose d'autre ; comme j'ai toujours adoré la bd... j'ai passé toutes mes années d'école à faire de la bd sous la table pendant les cours, mais quand j'ai commencé l'université, je n'avais plus du tout le temps donc j'ai arrêté pendant une dizaine d'années. En

³ Site de l'auteur : <http://www.cedarseed.com/>

2006, après la guerre, j'ai eu une idée, soudainement. Pour moi c'était un sujet de bd. Au début j'ai fait quelques pages mais c'était juste pour m'amuser comme ça faisait longtemps. Donc j'ai fait l'origine de l'histoire et je me suis lancé sur un projet de quelques années.

- **Comment vous caractérisez Malaak, c'est une bande dessinée jeunesse pour vous ?**

- Non, pas du tout. Je comprends dans le sens où on peut pas dire que c'est une bande dessinée adulte mais il y a beaucoup de choses dedans qui sont trop subtiles pour la jeunesse : la thématique, le traitement de la guerre, il y a des thèmes qui vont carrément dans le métaphysique à un moment. Ça devient assez complexe mais après, dans ce que j'ai vu, il y a des jeunes lecteurs qui adorent ça. Peut-être qu'ils comprennent pas toutes l'histoire mais ils sont à fond dedans. Moi, je la présente pas comme une bd jeunesse.

- **Et lors de rencontres, vous avez vu qui était réceptif à Malaak ?**

- Au début, je m'attendais à ce que ce soit les gens de mon âge qui sont branchés bd. En fait ça a complètement débordé, ce qui m'a beaucoup étonné. Ça doit être lié à la thématique aussi mais il y a aussi beaucoup de gens qui n'ont jamais lu de bd, qui ont la cinquantaine qui sont intéressés... le public est vraiment très varié.

- **Beyrouth se retrouve dans tous vos albums, c'est une source d'inspiration pour vous ?**

- Beyrouth est en toile de fond, mais il y a beaucoup de vécu dedans. Les gens de mon âge et plus qui lisent la bd ont vécus certaines de ces choses. Le côté historique aussi est très recherché mais le problème c'est que c'est trop bien recherché, surtout dans le tome 4... comme personne est au courant de l'histoire je vais devoir écrire des articles pour expliquer d'où j'ai sorti ces trucs. C'est pas comme si je travaillais sur l'histoire grecque que tout le monde connaît... j'ai fait des recherches de fou et je suis allé trouver des livres rares.

- **C'est de l'auto-publication ?**

- Oui c'est ma publication. Ça ne rapporte pas ! Ça se paie à peu près, je rentre presque dans mes frais. Pour chaque volume je fais 1000 exemplaires, ce qui me coûte entre 2500 et 3000 dollars. La distribution me coûte rien, je n'ai pas de diffuseur. Mais même si la plupart des libraires l'ont, peu le mettent en valeur comme ils ne comprennent rien à l'histoire. Il y a un problème chez les libraires dans ce pays, Stephan dont la bande dessinée est censé être sa spécialité ne propose pas *Malaak* par exemple.

- **Et comment vous êtes vous décidé sur la langue ?**

- Quand j'ai commencé, beaucoup de gens m'ont dit de le faire en français et que la demande allait suivre. Mais quand je l'ai fait... en français, tout le monde a disparu. J'ai quand même fait le second en pensant à long terme, c'est à dire que j'ai fait le festival de la bd en Algérie qui est francophone, j'étais entouré d'auteurs français, la semaine prochaine il y a le festival

de bande dessinée de l'Arménie qui est aussi un festival de bande dessinée francophone. Mais j'arrête le français jusqu'à ce qu'il y ait une ouverture quelconque. La réception en Anglais s'est très bien passée, j'ai même eu des commandes de dehors.

- **Vous avez vendu les droits ?**

- Non, tout passe par moi, il n'y a pas de librairie dehors, les gens me commandent directement.

- **Mais vous ne pouvez pas en vivre ?**

- Pas tout de suite, c'est des choses qui prennent du temps, sur le long terme je pourrai en vivre. Une fois que tu es bien établi et que tu as un public régulier qui n'achète pas seulement la bd mais les trucs dérivés aussi. Et encore, c'est pas gagné parce que au Liban le marché est tellement petit que c'est très difficile d'en vivre.

- ***Driving in Lebanon*, c'était aussi une de vos initiatives ?**

- Oui, ça vient de moi. L'idée, c'est que, une fois en conduisant, j'ai vu un truc, je me suis dit que c'était pas possible, il fallait que j'en fasse un dessin. C'est presque un reportage sur la conduite surréel des libanais. Et le style est simplifié tout simplement parce que j'avais pas de temps pour le faire, donc j'ai fait en sorte que ça ne me prenne pas plus de 5 minutes. Je l'ai montré on m'a dit que c'était génial, et c'était facile de trouver l'inspiration parce que à chaque fois que je conduis quelque part je vois quelque chose. Mais la réception était incroyable donc je me suis dit qu'il fallait que j'en fasse un livre.

- **Quel est le tirage ?**

- Celui-la aussi était tiré à mille, maintenant il est épuisé. J'en ai plus que quelques uns chez moi, celui-la il s'est très bien vendu. Mais plutôt que de le retirer je vais faire un volume deux. Mais celui-la je ne l'ai même pas distribué, si déjà les libraires jettent la bd dans un coin, je me suis dit que celui-la qui est tout petit il vont en faire quoi ? Il est chez Virgin ou à l'aéroport, il marche vraiment très bien là-bas.

- **Pour vous, ca reste de la bande dessinée ?**

- Bien sur, quand il y a récit séquentiel, c'est de la bande dessinée. Et je me suis beaucoup amusé parce que c'est très inhabituel, c'est très expérimental. C'est à la fin du livre que je me suis rendu compte que je pouvais faire les trois langues d'un coup, je voulais pas en faire imprimer trois dans trois langues, mais j'ai réalisé que ce style permettait de retourner. Le fait qu'il soit trilingue intéresse beaucoup les lecteurs. Mais comme j'ai beaucoup de projets, il faudra peut-être attendre un peu pour le second.

- **Quels sont les projets ?**

- La je suis en train de terminer le *Malaak* tome 4 et il faudra que je l'imprime. Mais ca je suis en train de le financer par un nouveau moyen. Je vais sur un site génial qui est seulement pour les États Unis. Tu te mets un but financier, 3000 dollars pour imprimer les livres, tu mets un descriptifs pour expliquer aux gens qui tu es, ce que tu fais et pourquoi tu as besoin de l'argent. Et tu donnes des récompenses en retour... pour celui qui donnera 50 dollars, il aura tel cadeau... ça marche par palier. En fait c'est pas une donation c'est une commande à l'avance. Si tu atteints ton but, le projet peut se faire et c'est bon, si tu n'y arrives pas le projet s'annule et personne ne perd rien. La j'ai encore un mois pour arriver à la somme souhaitée. Mais c'est bien de pas avoir a se soucier de l'argent, c'est toujours ça en moins à penser.

- Quand vous vous êtes lancé avec *Malaak*, vous vouliez d'office vous éditer vous même ou vous êtes allé démarcher des éditeurs à l'avance malgré tout ?

- Je me suis basé sur l'expérience que j'avais du livre jeunesse, et on se rend vite compte que les maisons d'éditions au Liban sont inutiles. C'est tellement honteux dans ce domaine que je n'ai même pas essayé. Quand j'ai finit le premier, je l'avais fait imprimer et je suis allé le montrer à quelques personnes, et quand j'ai vu leur réaction j'ai vu que j'avais raison. La meilleure chose qu'on m'a proposée c'est de s'occuper de la diffusion mais l'impression restait à mes frais.

- Vous vouliez éditer de votre côté, vous ne vouliez pas rejoindre des équipes déjà constituées comme celle de *Samandal* ?

- *Samandal* c'est des copains, eux ils font plus de l'expérimental, moi c'est plus une série avec un récit complet. L'histoire est originale, ca se passe complètement au Liban. Elle ne pourrait pas se passer quelque part ailleurs, parce que c'est très enraciné dans la mythologie, le folklore, Beyrouth... et c'est aussi une série au Liban où les personnages sont vraiment développés, on a pas ça ailleurs. Mais ici chacun travaille de son côté, il y a pas de scène Libanaise. Bon *Samandal* c'est des copains mais ils ont rien fait pour dire qu'il y avait d'autres choses que les leurs qui existaient au Liban. C'est triste de faire ça.

- Vous avez voulu reprendre l'idée de super héros arabe que l'on trouvait dans le comic 99 ?

- ça me fait rire... récemment j'en ai beaucoup entendu parler, il y a un journaliste qui m'a posé la question aussi. Mais je n'avais entendu parler des 99⁴ que beaucoup plus tard, je crois que j'avais déjà publié le premier. Mon influence à la base c'est la bande dessinée française,

⁴ Bande dessinée publiée au Moyen Orient reprenant la forme et le mode de narration des comics Marvel ou DC. Le titre fait référence aux 99 vertus de l'Islam, pour chacune d'elle, un personnage l'incarne. <http://www.the99.org/>

mais je voulais faire ça dans le style de Marvel. Mais maintenant je commence à m'évader un peu.

- Il y a une thématique qui est commune à tout vos album, c'est le Liban.

- C'est pas une décision consciente mais c'est là où l'inspiration est je trouve. En même temps personne d'autre a fait d'histoire qui se passe au Liban... à part des trucs sur la guerre. Bien sûr il y a ça aussi dans *Malaak* mais c'est une toile de fond, c'est pas le sujet. Ou alors c'est des trucs politiques, personne n'a pensé à prendre les événements et à en faire une fiction avec de l'aventure. Pour *Malaak* j'ai une trame en 7 ou 8 épisodes. Mais pour les faire j'ai trouvé un emploi du temps très flexible, je travaille pour une compagnie de jeux vidéos en Jordanie, donc j'ai pas d'heures de bureaux. Quand il y a du travail je me fais un emploi du temps, et comme je travaille très vite ça va. En fait je me partage entre la bd, les livres pour enfants et les autres projets comme *Driving in Lebanon*. Je travaille tout le temps mais je donne une bonne place à la bd. Et du coup quand il y a des festivals on me contacte directement, grâce au site internet. En fait je suis plus connue dehors que au Liban. Les libraires ne prennent pas la bd au sérieux, ils ne s'en occupent pas.

Entretien Zeina Abirached : réalisé au Démo à Gemmayze, près de la rue Youssef Semaani

-Pourquoi vous êtes vous fait éditer chez Cambourakis ?

- En fait à l'époque j'avais le choix entre m'auto-éditer et chercher un éditeur à l'étranger. Dans un premier temps j'avais envoyé mes projets un peu partout en France et en Belgique. Et ça avait pas marché auprès de la sélection d'éditeur que j'avais. C'était drôle parce que la poste venait de commencer au Liban... c'était déjà incroyable d'avoir une lettre. Donc j'avais des lettres très polies, mais de refus. Alors je me suis dit qu'il fallait que j'aille voir sur place. C'est quand même mieux de rencontrer les gens. Je m'étais donné un an pour trouver, en parallèle je m'étais trouvé une formation aux arts déco en animation. Et c'est à ce moment que j'ai rencontré Cambourakis. En fait il y a dix ans j'étais de passage à Paris et il était libraire à mille pages à ce moment. Je lui avais montré *Beyrouth Catharsis* et on avait discuté, il m'avait dit qu'il voulait monter sa maison d'édition mais c'était un rêve plus qu'un truc concret. Et quand je suis revenu à Paris je l'ai croisé dans la rue. Et il m'a proposé de revoir mes planches parce qu'il venait de lancer sa maison. Et c'est comme ça que ça s'est fait et que je suis devenu son premier auteur. Il a publié *Beyrouth Catharsis* et *38 rue Youssef Semaani* que j'avais fait la même année. Et ce qui était chouette c'est qu'on se lançait ensemble, lui il débutait, moi c'était les premiers livres. Donc je mettais la main à la patte et j'aidais à la conception et puis il faut se souvenir de la maquette de 38 elle est assez compliquée. On a fait des essais avec plusieurs imprimeurs et on a du refaire la maquette... je passe les détails. Je suis resté avec lui parce que je lui avait parlé du projet de ce qui allait devenir *Le jeu des hirondelles*. Pour le coup il était pas prévu celui là, il est venu spontanément. En fait quand j'ai montré mes projets à Frédéric⁵ c'était déjà monté, prêt à l'usage. Comme c'était des formats particuliers, je les avais pensé comme des livres objets en fait. Mais après pour *Le Jeu des hirondelles* et *Je me souviens*, comme c'était des romans graphique la question s'est pas posé, c'est le maquettiste qui a mis en page. 38 était un ouvrage très spécifique. La j'ai le dernier ouvrage, *Agathe de Beyrouth*, que Fred a finalement édité, au début il était question d'une co-édition avec POL mais il l'a fait tout seul, c'était plus simple. C'était très sympa à faire, c'était pendant trois jours de 8 à 20h l'an dernier au CCF⁶. Et avec Jacques Jouet on improvisait sans arrêt, c'est vraiment un mec super. On était assis l'un à côté de l'autre, on

⁵ Frédéric Cambourakis, fondateur de la maison d'édition au nom éponyme.

⁶ Centre culturel Français.

avait chacun un écran sur nos tables et moi je recevais ses mots au fur et à mesure qu'il les écrivait. Pour travailler j'avais d'énormes rouleaux que je déroulais à chaque avancée, donc pour faire la maquette, c'était compliqué. Puis pour une question d'échelle aussi parce que les rouleaux étaient vachement grands ; c'est ce qui a inspiré le format à l'italienne. Ça a été organisé par la mairie de Paris et la municipalité de Beyrouth dans le cadre de Beyrouth Capitale du Livre, et c'était un coup de lumière sur la maison jaune. Jacques avait déjà fait dans Paris, Paris en toutes lettres qui était un exercice semblable du coup il a fait *Agatha de Paris*. La mairie de Paris a fait appel à Jacques parce qu'il le connaissait déjà et ils voulaient un illustrateur Libanais pour faire le lien. Et comme j'ai fait *Je me souviens*, qui est une référence à Perec, ils ont pensé à moi. Donc on s'est rencontré dans un bureau de la mairie de Paris. Je connaissais son travail parce que j'allais souvent à la BNF au jeudi de l'Oulipo. On est venu une première fois ensemble dans Beyrouth en décembre parce qu'il connaissait pas, donc je lui ai un peu montré les quartiers que j'aime et les endroits où se déroule mes histoires en fait. Et on est revenu en avril pour ces trois jours là. Et on était même pas sur d'en faire un livre à la base. Donc on était en totale liberté, on pensait pas du tout à la maquette par exemple. C'est que il y a deux mois quand on s'est posé qu'on a vu comment on allait faire. Puis ça a donné cet objet qui est je pense assez fidèle à l'exercice. En fait dans l'ouvrage Jacques fait se rencontrer Agathe, son personnage, avec Chucri et Ernest. Et en fait dans la maison jaune elle cherche un souvenir d'enfance.

- Et vu que vous aimez les performances de ce genre, vous n'avez pas voulu participer aux 24h de la bande dessinée qui se sont tenue la semaine dernière ?

- J'ai pas vraiment cherché à participer en fait. Pour te dire *Le jeu des hirondelles* s'est bien vendu à l'étranger, en Espagne, en Grèce, il y a aussi une version Libanaise pour les écoles, mais j'ai pas trouvé d'éditeurs pour les pays arabes. J'étais prête à le réécrire en arabe, c'était un truc qui me tient à cœur. Parce que à ma connaissance il y a pas de bande dessinée libanaise, écrite en libanais qui parlent de la guerre. Avant il y avait la CD thèque entre Sodecco et Sassine où on pouvait trouver des bandes dessinées introuvables venues du Liban et d'ailleurs, mais là ça fait longtemps que je suis parti donc je suis plus au courant. Je sais plus si Mazen a été édité par eux ou si c'était de l'auto-édition. En fait le problème c'est que si c'est un livre fait par les francophones qui va être ensuite traduit, là ça sert à rien. J'ai l'impression que ça bouge ; peut être qu'avec *Samandal* ça peut évoluer. J'ai encore rien fait avec eux, je suis tout le temps débordée, j'ai du mal à concilier tout ça, parce que je fais de l'illustration à côté.

- Pour vous c'était une volonté d'exporter vos livres de la France vers le Liban, ou on les trouve ici parce qu'ils parlent du pays ?

- Je voulais absolument qu'ils arrivent au Liban c'est sûr. Mais c'était pas trop compliqué vu que Cambourakis est distribué par Acte Sud et ils distribuent naturellement au Liban. Et puis j'ai eu un coup de projecteur qui était assez salubre, *Les Belles étrangères*. Mais je me souviens aussi quand mes premiers livres sont sortis, j'ai dû expliquer à pas mal de gens que le noir et blanc c'était un vrai choix, et non pas un manque de couleur. Les références que j'ai elles viennent de la bibliothèque de l'ALBA. Sinon il y avait la librairie de Nadim Tarazi. C'était extraordinaire comme endroit, c'était le seul lieu où on pouvait trouver des choses différentes.

- Vous savez si vos ouvrages se vendent mieux au Liban qu'en France.

- Je connais pas les chiffres, mais c'est pas énorme au Liban.

- Si un éditeur mainstream vous demandait un projet vous seriez ouverte ?

- J'ai pas de réticence à la base, peut être pas avec Soleil, mais si le projet est intéressant, bien sûr. La comme le projet était personnel, ça me paraissait normal d'aller chez un indépendant. Je voulais y mettre le maximum de moi, si ça avait été une commande fatalement ça aurait pas été la même. Le rêve c'est que mes livres soient présentés à l'école. Ça n'arrive qu'en France dans des médiathèques. Mais, il faut savoir qu'ici les programmes scolaires en histoire s'arrêtent au début de la guerre civile, donc je me dit que si un livre comme ça peut ne serait-ce que susciter des interrogations, c'est déjà énorme !

- Est-ce que, depuis la France, la bande dessinée Libanaise a une influence sur votre travail ?

- Non, mais elle suscite des envies, quand je vois ce que fait *Samandal* bien sûr que j'aimerais participer. Finalement je suis assez isolé mais ça me convient, ça me permet de mener ma réflexion sans être parasité par des choses. La ça fait une semaine que je suis à Beyrouth pour travailler je sens déjà l'influence sur mon travail. En allant en France, je mettais de la distance émotionnelle plus que de la distance géographique. Ça me force à donner une vision personnelle des choses et ça me sert beaucoup.

Compte rendu

Rencontre à l'ALBA de Madame Michèle Standjofski en présence de deux élèves de deuxième année.

Après une rencontre au 17^{ème} salon du livre Francophone de Beyrouth le 31 octobre 2010, Madame Standjofski, professeure de bandes dessinées à l'université des beaux arts de Sin-EI-Fil, répond favorablement à ma demande d'assister à un de ses cours. L'objectif est de voir de quelle manière est enseigné le médium au Liban, quelles sont les approches théoriques et quelle portée ont les travaux de l'ALBA dans le paysage éditorial local ?

Le cursus des étudiants se fait en deux temps. Les deux premières années comportent un tronc commun, la formation est générale, et les étudiants doivent prendre des options en vue de voir quelles spécialités les attirent. Une fois la spécialisation choisie en troisième année, le cours de bande dessinée reste un module de la section graphisme et ne fait pas l'objet d'une section à part.

De l'avis de Madame Standjofski, la bande dessinée n'est pas viable au Liban, les tirages très faibles répondront toujours trop largement aux attentes du public. Le fait que ce ne soit qu'une option est donc normal. L'intérêt du médium est son approche multiple. La séquentialisation oblige à penser en images ; cadrage, mise en page et technique narrative seront des atouts pour les étudiants qui veulent travailler dans la publicité. C'est son aspect formateur qui est mis en avant. Les étudiants en présence mettent en valeur l'aspect expérimental, il s'agit pour eux de faire correspondre différents styles aux différentes histoires.

A propos de la bande dessinée Libanaise, Madame Standjovski, se montre perplexe. Pour elle la revue *Samandal* souffre de ses partenariats qui seraient des freins à la création. Elle reproche également le fait que toutes les contributions des auteurs soient bénévoles et se demande ce que l'on peut attendre d'une revue qui ne paie pas ses artistes. Et, selon elle, la ligne éditoriale est inexistante car trop souple. Sont publiés ceux qui postulent. À propos de la bande dessinée de Zeina Abirached, elle justifie son édition, assortie de commentaire au Liban, par une volonté de l'éditeur de vouloir cibler le public scolaire. Pour elle il s'agit d'une bande dessinée française, bien que l'auteure soit passée par l'ALBA, elle vit, travaille et est éditée en France. Si il y a eu des tentatives de création de périodiques jeunesse en bande dessinée rien ne s'est concrétisé. Elle ne croit pas en l'essor d'une bande dessinée locale, le pays est trop petit, le marché (francophone) trop faible et l'intérêt quasiment nul. Les imports

de bandes dessinées venues de France, en grande majorité, suffisent déjà largement à répondre à la faible demande. Cependant elle encourage les initiatives. Elle soutient un groupe d'élève de L'ALBA qui réalise actuellement un fanzine.

En ce qui concerne les publications de l'ALBA, les bandes dessinées représentent une part conséquente des parutions. Elles occupent 50% de l'espace sur le stand du salon du livre. Il s'agit de travaux d'étudiants en Master. Tout les projet ne sont pas édités, un comité éditorial constitué du Doyen, du directeur de la section Art Graphique et Publicité, et de Madame Standjovski décident des œuvres qui méritent une publication. Les critères sont qualitatifs, la bande dessinée doit être lisible et compréhensible par tous, avoir des qualités graphiques et mettre en avant la spécificité de l'auteur. Ce projet à pour but de mettre en avant l'approche globale de l'école, les étudiants travaillent de manière autonome jusque dans la conception de l'objet livre. Ils s'occupent de la maquette, de contacter l'imprimeur, d'évaluer les couts... L'ALBA édite ces ouvrages à perte dans le but de promouvoir le savoir faire de ses étudiants et de l'école.

Les étudiants présentent leurs travaux sur l'amnésie, sujet qui prend comme point de départ un personnage de Bilal. Madame Standjovski retouche les planches avec les étudiants pour mettre en valeur leurs travaux.

Fiches promotionnelles :

Zeina ABIRACHED

Je me souviens Beyrouth

l'auteur Libanaise, Zeina Abirached est née à Beyrouth en 1981. Elle vit actuellement entre Beyrouth et Paris. Après des études à l'Académie libanaise des beaux-arts (ALBA), elle a suivi un cursus spécialisé en animation à l'École Nationale des Arts Décoratifs de Paris. Elle est l'auteur de *[Beyrouth] Catharsis*, 1er prix du festival de bande dessinée de Beyrouth en 2002, du « livre-objet » *38 rue Youssef Semaani* et de *Mourir partir revenir, le jeu des hirondelles* retenu dans la sélection officielle d'Angoulême 2008. *Mourir partir revenir, le jeu des hirondelles* vient d'être sélectionné pour le prix de la région PACA.

Le livre s'est déjà vendu à 10000 exemplaires et a été traduit en italien, espagnol, hollandais et coréen.

le livre À la manière du *Je me souviens* de Perec, Zeina Abirached évoque des scènes de son enfance et de son adolescence à Beyrouth, dans un Liban en guerre, jusqu'à son départ pour Paris en 2006. Si, dans cette mosaïque de souvenirs, la mémoire est marquée par la peur constante, les privations et la dureté de la vie, elle est aussi celle des moments heureux où l'on arrive à oublier la guerre. Par un constant décalage du regard vers ce qui permet de continuer à vivre, Zeina Abirached mêle au récit des difficultés du quotidien celui des jeux de l'enfance, évoquant avec humour la cueillette d'éclats d'obus par son petit frère, ou le sadisme d'un coiffeur qui l'amocha durant toute son adolescence. On retrouve dans *Je me souviens* la tension, caractéristique de l'œuvre de Zeina Abirached, entre un dehors hostile où la guerre fait rage et l'espace familial d'une intimité protectrice. Ce quatrième opus est sans doute celui qui s'ouvre le plus vers le monde extérieur, la distance et l'humour créant de salutaires espaces de liberté.



Éditions CAMBOURAKIS



Je me souviens
Beyrouth

Zeina ABIRACHED
Bande Dessinée/Liban, francophone.
Couverture Bichromie, intérieur noir & blanc.
185x135 mm
96 pages / 12,90 euros
978-2-916589-25-1
Sortie le 3 décembre

Déjà paru
aux Éditions Cambourakis :

[Beyrouth] Catharsis, août 2006
8 rue Youssef Semaani, août 2006
Mourir partir revenir, le jeu des hirondelles,
octobre 2007

À propos du *jeu des hirondelles* :

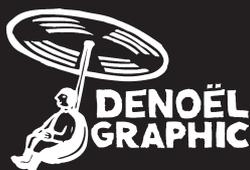
« *Ce livre est un choc typographique.* »
Daniel Couvreur, *Le Soir*.

« *Premier roman graphique touchant et magistral.* »
Joseph Ghosn, *Les Inrocks 2, 100 BD indispensables*.

« *Ce jeu des hirondelles est un excellent témoignage sur ce conflit et surtout un livre magnifique.* »
Frédéric Bossier, *DBD*.

« *Savoureuse et attachante galerie de portraits (...). Le Jeu des hirondelles est surtout un authentique et oppressant huis clos. Un drame en chambre où tout se passe hors champ, et dont Zeina Abirached excelle à rendre, graphiquement, la tension.* »
Stéphane Jarno, *Télérama*.

Cambourakis
2, rue du Marché-Popincourt
F-75011 Paris
tél. : +33 (0)1 74 71 67 53
éditions@cambourakis.com
www.cambourakis.com
diffusion: Actes Sud
distribution: Union Distribution



BYE BYE BABYLONE

BEYROUTH 1975-1979

LAMIA ZIADÉ

Parution 15 octobre 2010

296 pages couleurs

format 16 x 23

broché

PVP: 25 euros

B26234.1

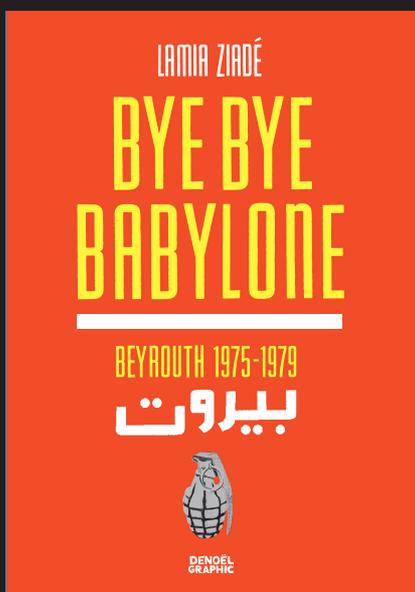
ISBN : 978-2-207-10930-4

n° édition : 176821

RELATIONS MÉDIAS

ASC (agencesylviechabroux)

Sylvie Chabroux
sylvie@chabroux.com
tél.01 83 56 77 31
port.06 64 25 48 42



«En 1975, j'avais 7 ans et j'aimais les Bazookas que ma mère nous achetait, à Walid et à moi, chez Spinney's.» Tout commence au Paradis, dans ce mirage d'Occident, le Beyrouth des Seventies. Alors que les familles aisées emplissent leurs caddies des mêmes produits de rêve qu'à Londres, New York, Paris, les combattants de toutes confessions, pressés d'en découdre, bourrent les leurs de M16, d'Uzi et de Kalachs. De pages aux couleurs tendres en pages grises et rouges de fumée et de sang, se déploie l'étrange inventaire d'une petite fille qui entre dans l'âge de raison quand éclate la guerre qu'elle ne quittera qu'adulte. Au fil du rasoir et de la mémoire, Lamia Ziadé découpe cette enfance, assemble en artiste accomplie ses fragments joyeux ou tragiques, ses instant d'effroi et d'innocence, pour en tirer d'étonnants vitraux, qui font se rencontrer dans le même espace-temps la beauté éternelle et l'horreur d'une Babylone en proie à la fureur humaine. Une Babel chatoyante, munificente, qui se transforme en champ de ruines, s'enfonce dans le cauchemar d'une guerre qui va la broyer quinze ans. Guerre de rues, guerre des hôtels, l'artillerie et les armes lourdes entrent dans la danse, la folie saisit les factions, la barbarie se donne libre cours au pays de la douceur de vivre et de la civilité. Et l'on voit vaciller, se courber, renaître, pour enfin disparaître, la flamme de l'innocence chez cette petite fille qui regarde, regarde, ne peut rien faire d'autre que regarder.

C'est une nouvelle forme de roman graphique qu'expérimente Lamia Ziadé. Elle met son savoir-faire d'artiste contemporaine au service d'une narration très fine, où les mots rares et factuels laissent parler les silences qui ponctuent ses images. La guerre devient pop, d'une gravité warholienne, où se joignent le fondamental et le futile. *Bye bye Babylone* respire d'un souffle paradoxal. A la fois anxieux et régulier, distancé et intime. Et le portrait qui s'y dessine de cette guerre aux limites de l'incompréhensible apparaît curieusement limpide, comme si les yeux de l'enfance avaient le pouvoir magique de voir plus loin et plus large que l'intelligence adulte.

Née au Liban, Lamia Ziadé arrive à Paris à 18 ans pour suivre des études d'art graphique à Penninghen. On la découvre avec les tissus qu'elle crée pour Gaultier ou Miyake, des affiches, des illustrations dans la presse française et internationale, des livres pour enfants. En 2001 paraît au Seuil *L'utilisation maximum de la douceur*, quête érotique sur un texte de Vincent Ravalec. Depuis 2002, elle expose à Paris, New York, Los Angeles, Shanghai, d'étonnantes œuvres autofictionnelles, assemblages de tissus, broderies, feutrine, paillettes, dentelles, qui capturent dans un fatras pop et sexy des instants intimes de sa vie, font se rencontrer, s'entrechoquer les cultures qui la constituent.

ÉDITIONS DENOËL

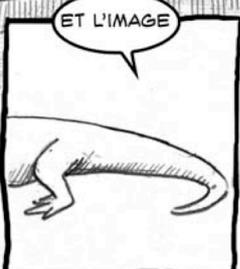
9, rue du Cherche-Midi 75006 Paris - Tel. 01 44 39 73 73
www.denoel.fr

Samandal :
- éditorial du premier numéro

DIS, SAMANDAL C'EST QUOI ?



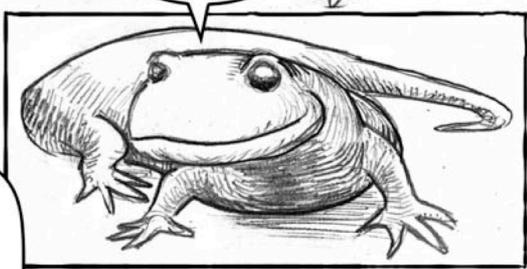
COMME TOUT AMPHIBIEN QUI SE RESPECTE, SAMANDAL (LA SALAMANDRE, EN ARABE) VIT ENTRE DEUX MONDES.



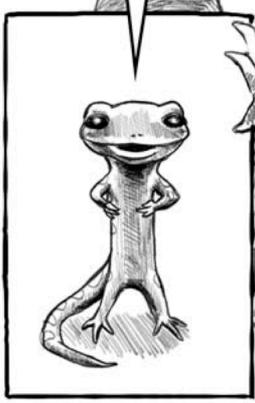
ET L'ART MOINS RAFFINÉ



LE TRADITIONNEL



SAMANDAL PROPOSE DE VOUS PLONGER PÉRIODIQUEMENT DANS L'IMAGINATION DE CEUX QUI S'EXPRIMENT EN IMAGES ET EN MOTS



DANS LE BUT DE FRANCHIR LES FRONTIÈRES GÉOGRAPHIQUES



ET LINGUISTIQUES



ET D'ATTERIR ENTRE VOS MAINS.

QUI ÊTES-VOUS ?
D'OÙ VENEZ-VOUS ?

LES ARTISTES QUI PARTICIPENT AU
MAGAZINE VIENNENT DES QUATRE COINS
DU MONDE. MAIS LES FONDATEURS DE
SAMANDAL SONT LIBANAIS.



AU LIBAN, COMME UN PEU PARTOUT
DANS LE MONDE ENCORE, LA BD
RESTE CLASSÉE DANS LA
RUBRIQUE 'ENFANTILLAGES'.



SAMANDAL EST UNE
ASSOCIATION À BUT NON
LUCRATIF QUI A POUR AMBITION
D'AMENER LA BD À DES NIVEAUX
D'EXPRESSION ABOUTIS. UN
ART QUI PERMETTE D'ABORDER
DES THÈMES ENCORE PLUS
MYSTÉRIEUX QUE LA PERSONNALITÉ
CACHÉE DE SUPERMAN ET
ENCORE PLUS INEXTRICABLES
QUE SA CÉLÈBRE FRANGE.

QUE FAIRE
DONC ?



ENVOYEZ-NOUS VOS TRAVAUX !
PLUS IL Y AURA UNE DIVERSITÉ PARMIS LES
PARTICIPANTS, PLUS SAMANDAL POURRA
VOUS TIRER DES GRIFFES DE
L'ENNUI MORTEL.

MAIS POURQUOI AU JUSTE ?



ET LE VOYAGE, MALGRÉ LA DIFFICULTÉ DE SE PROCURER UN VISA ET LA CHERTÉ DES BILLETS D'AVION. LE TOUT À TRAVERS LA MAGIE DE LA BD ET L'IMAGINATION DES ARTISTES !

LE MAGAZINE SAMANDAL EST LE PREMIER DE SON GENRE AU MOYEN-ORIENT. EN LE LISANT, EN SOUTENANT SON INITIATIVE ET EN SUIVANT SES PARUTIONS, VOUS PRENDREZ PART À CETTE **EXPÉRIENCE UNIQUE** QUE CONSTITUE L'ACCOUCHEMENT DU **PREMIER AMPHIBIEN MULTILINGUE MULTITALENTS. À VOS MARQUES PRÊTS ?**



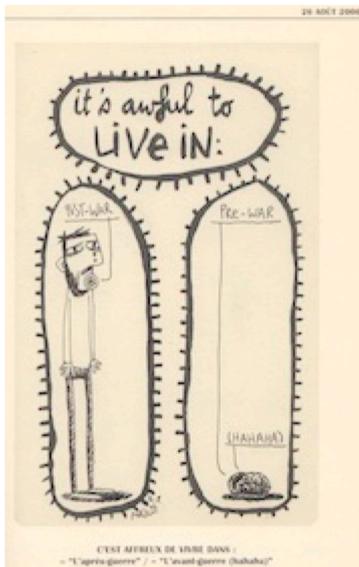
Tableau sur le contenu linguistique de *Samandal*

Samandal	Nombre de page (pages en couleurs)	Nombre d'auteurs	Pages en anglais	Pages en arabe	Pages en français	Pages muettes	Pages de traduction	Nombre de renversements.
1	176	11	29	54	42	35	8	3
2	158	15	51	54	33	0	8	3
3	144	20	40	34	27	26	7	3
4	216	29	73	45	40	32	11	3
5	216	25	94	6	53	34	12	3
6	214	23	46	34	12	77	6	4
7	320 (174)	35	0	79	145	47	21	0
8	217	19	73	26	100	12	0	1
9	215	30	89	24	19	52	0	3
10	200	27	63	39	27	57	0	3

Articles :

La guerre dans la bande dessinée libanaise : quel temps est-il ?

Posté par [Invité](#) Le 11/04/2011 @ 11:25 Dans [Guerre, Liban, Lire l'image, Politique](#) | [1 Commentaire](#)



[1]

© Mazen Kerbaj

arme pour les auteurs : la création artistique à tout prix.

[5] Mazen Kerbaj est le plus révolté de tous, il semble lutter contre le temps par le biais d'un rythme de production frénétique pour essayer d'échapper à la réalité. Le 2 août il met en ligne pas moins de 25 illustrations du jour et des jours précédents où l'attente du retour d'une connexion internet se faisait attendre. L'inaction est mise en scène comme une source de souffrance voire d'impuissance : « Pas d'électricité. Pas d'internet [...] je n'ai pas la force de colorier le fond de ce dessin en noir » (17 juillet). Kerbaj veut être l'interprète des événements, le retard qui s'accumule est une frustration pire que l'échec car il ne peut lutter contre. Il suffit de voir une des illustrations du 2 août (réalisé le 1er) pour comprendre, l'artiste se dessine les yeux exorbités, le style est hachuré, chaque trait est la traduction de la frustration qui l'anime lorsque son dessin est en cours de chargement sur son ordinateur. Lutter contre le temps qui passe est une façon de ne pas se laisser atteindre par les événements, le médium de Mazen Kerbaj sert de bouclier.



Chez Laure Ghorayeb aussi la temporalité vient structurer l'œuvre. Comme le notent Marc Kaloustian et Mazen Kerbaj dans la préface du livre il a fallu 6 jours à l'auteure « pour sortir de sa torpeur et se mettre au travail ». Le temps déborde littéralement du cadre de *33 jours*, même l'absence d'œuvre est significative. Si cet ouvrage peut se découper en trois périodes (une chronique du 18 au 30 juillet ; un support à l'évocation nostalgique du



[6]

© Laure Ghorayeb

31 juillet au 15 août ; une mise en perspective artistique de l'après guerre du 15 au 30 août) c'est pourtant la première, celle de l'incapacité créative qui est la plus significative. C'est ce temps de l'acceptation qui va faire que le reste de l'ouvrage a prit corps.

On comprend l'idée d'urgence créative de ces deux auteurs lorsque l'on consulte leur blog, ils veulent coller aux événements, la création sert ici d'exutoire immédiat à la barbarie et à la soudaineté des bombardements. Elle apparaît alors comme un refuge pour les artistes qui n'hésitent plus à augmenter leurs productions pour accompagner les événements et ne plus être spectateur de la barbarie.

Si Mazen Kerbaj et Laure Ghorayeb ont des démarches semblables dans leur volonté de lutter contre la fuite du temps, Zeina Abirached procède presque de manière inverse. Ce qui ressort du *Jeu des hirondelles* c'est une lenteur narrative et séquentielle. Elle, ne court pas après les événements mais elle reconstitue une scène de la vie quotidienne à partir d'un souvenir d'enfance. La lenteur et l'ennui sont traduits par une focalisation de l'auteure sur les

détails.

[7] Une séquence qui va de la page 49 à 57 vient se resserrer de plus en plus sur Chucri, le fils de la concierge et Anhala, la grand-mère. Dans un premier temps Zeina et sa sœur passent en hors champ, ensuite la case de gauche qui fait office de voix off s'éclipse pour que l'attention ne puisse plus porter que sur les deux personnages. Chucri et la grand-mère restent immobiles sauf pour porter cigarettes et tasse de thé a la bouche. Une case reste vide de commentaire pour accentuer la lenteur de l'événement, l'action est décomposée à son maximum. L'œuvre d'Abirached est construite sur ce procédé de répétition graphique. Le seul moment où l'action s'accélère, c'est lorsqu'une bombe tombe dans la chambre de Zeina à la page 163. En fait, l'histoire s'interrompt à ce moment. Toutes les lenteurs servent à appuyer cette rupture qui apparaît alors encore plus violente.



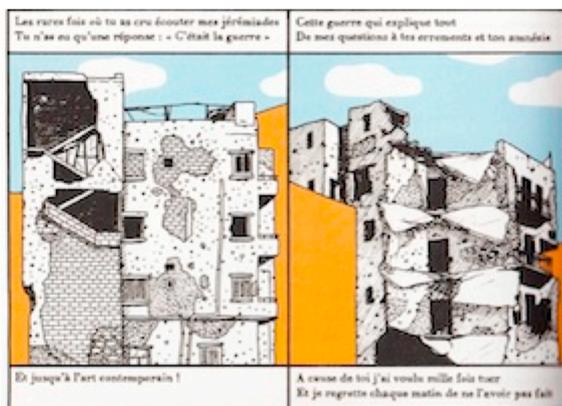
[8]

© Zeina Abirached

On peut alors considérer que l'œuvre d'Abirached s'arrête là où celles de Kerbaj et Ghorayeb commencent. *Le jeu des hirondelles* pourrait être un symptôme de l'amnésie libanaise concernant les périodes de guerre. L'action se situe dans un à-côté narratif, la raison qui fait que tout les personnages se retrouvent chez la grand mère, la guerre, est en hors champ et le récit s'interrompt lorsque celle-ci fait irruption dans la chambre de Zeina avec son attribut le plus symbolique : une bombe. A l'inverse, l'enjeu des œuvres de Kerbaj et Ghorayeb est de parvenir à une représentation totale de la guerre, en n'occultant rien. Les deux auteurs essaient d'ailleurs de faire dialoguer leurs œuvres de chroniqueurs avec l'Histoire (avec une grande hache). C'est d'ailleurs un des aspects les plus marquants de leurs travaux. On peut prendre l'exemple du 30 juillet. La mère et le fils illustrent le [massacre de Qana](#) [9]. Leurs approches diffèrent, Laure Ghorayeb remplit son rôle de chroniqueuse, elle commente simplement : « Les martyrs de Qana dans des sacs en nylon 1996/ 2006 ». Elle renvoie à une

tragédie semblable de l'histoire contemporaine alors que Mazen se réfère au temps biblique : « Il y a 2000 ans, à Qana, Jésus a transformé l'eau en vin. Aujourd'hui, à Qana, l'aviation israélienne a transformé les enfants en cendre ». Là où la mère montre l'absurdité d'une histoire qui se répète, le fils se rapporte au temps sacré pour doublement appuyer le décalage entre l'horreur de l'actualité et la nature mystique du premier événement.

Les échos historiques se retrouvent aussi au sein même des œuvres, notamment chez Ghorayeb qui tente de remettre les événements en perspective. Elle vient intégrer ses œuvres précédentes, qui datent des années 1970 ou qui sont issues du recueil intitulé *Témoignage*, à ses nouvelles réalisations dans un chapelet d'œuvres entre le 15 et le 23 septembre. En faisant se superposer les témoignages artistiques l'auteure met en avant un aspect essentiel, celui de l'écriture de l'histoire. Elle crée un jeu de miroir entre ses œuvres venant ainsi faire dialoguer présent et passé. Cela renvoie à son commentaire du 22 juillet : « Je suis critique d'art et durant les guerres, les arts ne s'épanouissent plus ». En effet, cette démarche n'est possible qu'une fois les bombardements terminés. On retrouve cette idée chez les deux autres auteurs. Abirached, toujours dans le hors champ, raconte en quatrième de couverture de son album la genèse de son histoire : « Je suis tombée sur un reportage tourné à Beyrouth en 1984[...] une femme [...] a dit une phrase qui m'a bouleversée[...] cette femme c'était ma grand mère ». Pour Kerbaj, l'idée de dialogue entre le passé et le présent est marqué par une division entre l'avant et l'après guerre comme l'illustre sa note du 26 août.



[10] L'idée d'amnésie est reprise par Mazen Kerbaj dans ses travaux les plus récents. Les auteurs du corpus ci-dessus sont les incarnations de cette tension entre une volonté de lutter contre l'oubli par une création en temps réel qui tend à traduire le ressenti face aux événements et incapacité subjective retranscrire les événements en icônes. La diffraction temporelle est un symptôme de cette tendance qui se concrétise dans la narration par une anamorphose temporelle. Finalement le seul moyen de traduire la temporalité guerrière pour les

auteurs est de se mettre hors du temps.

Pierre-Nicolas VAN AERTRYCK (étudiant en Master II à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth)

L'USJ propose la première formation consacrée aux métiers du livre et de l'édition dans le monde arabe, sous forme d'un Master professionnel intitulé « Métiers du livre »

Pour tout renseignement, contacter Charif MAJDALANI : cherimaj@usj.edu.lb

Abirached, Zeina, *Mourir partir revenir. Le jeu des hirondelles*, Cambourakis, Paris, 2007.

Ghorayeb, Laure, *33 jours*, Amers éditions, Liban, 2007.

Ghorayeb, Laure, *Témoignage*, 1985

Kerbaj, Mazen, *Beyrouth 2006*, L'Association, coll. Côtelette, Paris, 2007.

Bande dessinée

Mazen Kerbage et son double

CETTE HISTOIRE A EU LIEU, OU N'A-T-ELLE PAS LIEU, TELLE EST LA QUESTION? de Kerbage Mazen, Dar el-Adab, Beyrouth, 2010.

L'ancien éditeur de Mazen Kerbage, Jean-Christophe Menu, vient de faire publier à L'Association une autobiographie éditoriale qui a pour titre *La bande dessinée et son double*. Il y développe les potentialités que pourrait et que devrait avoir la bande dessinée. Il semble, au vu de l'œuvre de Mazen Kerbage, que les deux hommes soient liés. En effet, pour ce dernier, la bande dessinée est une sorte d'avatar multifacettes à son image. L'artiste change de style à chaque album, et parfois au sein même de ses albums. Il enrichit son expérience du médium par une approche expérimentale de la musique (trompettiste, Mazen Kerbage est fondateur du festival Irtijal de musique expérimentale), et c'est à partir d'elle que son goût pour la bande dessinée est apparu.

La publication de *Cette histoire a eu lieu* aux éditions Dar el-Adab peut être perçue comme l'apothéose de son dédoublement artistique. Bien qu'un de ses ouvrages précédents soit l'adaptation d'un blog autobiographique (mazenkerblog.blogspot.com) dans lequel l'auteur racontait à un rythme effréné la guerre des 33 jours survenue au Li-

ban en 2006, la mise en abîme qui a lieu dans cette dernière publication attire l'attention. Le dédoublement y est à la fois « iconique », éditorial et politique.

Le style de l'artiste ne ressemble plus à ce qu'il a déjà fait, pourtant on reconnaît bien le trait de l'auteur. L'« iconisation »



est simplifiée pour créer une lisibilité immédiate en adéquation avec une lecture rapide. Constitué de strips publiés un à un dans le quotidien *al-Akhbar*, le présent ouvrage en est l'intégralité regroupée dans un album. Le polymorphisme graphique y est également présent. L'auteur passe d'un style épuré, parfois presque abstrait, tant la réduction « iconique » est importante, à une représentation réaliste académique. Le va-et-vient est permanent. Cela donne un aperçu de la souplesse stylistique de l'auteur et pourrait être une introduction à la lecture de la bande dessinée.

On peut également saluer l'audace de Dar el-Adab qui, avec la publication de cet ouvrage, signe la première parution d'une bande dessinée dans une maison d'édition littéraire à fort capital spécifique. Si la consécration de Mazen Kerbage a déjà eu lieu avec la publication de son ouvrage *Beyrouth 2006*, elle est encore appuyée par le poids de la maison d'édition et son catalogue que l'on peut aisément considérer comme un des

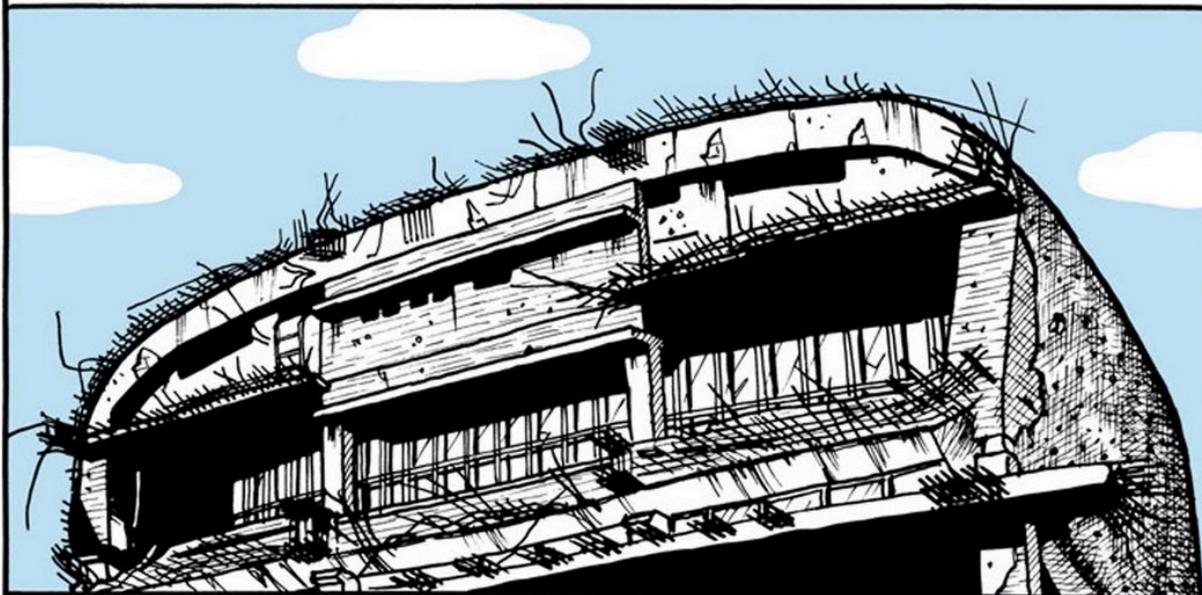
plus prestigieux du monde arabe. La rencontre entre l'auteur et Dar el-Adab semble aller de soi tant la ligne novatrice de la maison colle avec l'ambition expérimentale de Mazen Kerbage. La volonté de Rana Idriss, l'éditrice, étant d'insuffler du sang neuf dans le milieu de la littérature arabe, on s'étonne presque que la publication de *Cette histoire a eu lieu* soit aussi récente tant il apparaît que les deux lignes, éditoriales et graphiques, se rencontrent aussi bien.

Le troisième dédoublement est politique. Plus que les sujets abordés, ce qui compte ici, c'est le traitement. Mazen Kerbage met en scène des situations ubuesques pour illustrer les contradictions libanaises. De cette manière, l'auteur évite de faire une bande dessinée sur le pays du Cèdre qui se contenterait de suivre l'actualité, mais il fait une bande dessinée libanaise, presque une traduction d'une mentalité nationale. Ainsi, la bande dessinée permet d'éviter de diviser mais montre les clivages sociétaux. Cependant, le choix d'une prépublication pour *al-Akhbar* et une édition chez Dar el-Adab ne sont pas anodins quand on connaît les positionnements de ces deux institutions qui collent avec ceux de l'auteur.

Cette triple approche montre autant l'étendue des possibles en bande dessinée que le talent de l'auteur qui, sans rester neutre, parvient à réaliser un album humoristique rassembleur. Tous ces aspects mettent en avant la capacité de l'artiste à se dédoubler et à faire de *Cette histoire a eu lieu* un ouvrage total.

PIERRE-NICOLAS VAN AERTRYCK

« Aujourd'hui maman est morte »



Combien de fois ai-je souhaité avoir écrit cette phrase
Pour ne plus jamais te voir ni t'entendre

